



Didier Daeninckx, *Play-back*

(Paris, L'Instant, 1986, 183 pp., Paris, Folio policier, 2001, 210 pp,
ISBN 978-2070410361)

par Marco Modenesi

ÉCRIRE DANS LE NOIR

Je me penchais au-dessus du bureau. La plaque d'altuglass fumée me renvoya mon image assombrie. Je me regardai dans les yeux, le crâne coincé entre mes mains et me tirai la langue.

- Sale nègre ! (46)

L'insulte que Patrick Farrel - héros du roman *Play-back* (1986) de Didier Daeninckx - s'adresse en se regardant dans la plaque transparente qui couvre le haut de son bureau ne relève pas effectivement de l'offense à coloration raciste.

Le jeune écrivain, désargenté et en quête de publication pour ses manuscrits systématiquement refusés par les maisons d'édition, exprime plutôt le mépris qu'il éprouve pour la position dans laquelle il se retrouve après avoir accepté de rédiger de manière anonyme l'autobiographie de Bianca B., idole de la chanson du moment.



Patrick a donc acquiescé à devenir ce qu'on appellerait aujourd'hui, d'après les suggestions avancées par un usage politiquement correct du langage, un écrivain de l'ombre plutôt qu'un nègre littéraire, selon le registre familier du code français.

Juste après avoir encaissé la énième lettre de refus de son avant-dernier manuscrit (un roman qui aurait eu pour titre *L'apprentissage de la nuit*), Patrick reçoit la visite inattendue de Michel Perrin, dont il a perdu toute trace depuis quinze ans, depuis l'époque où ils avaient partagé le service militaire. Une passion en commun les avait alors brièvement rapprochés : l'écriture.

Face aux soupçons de Patrick qui ne parvient pas à s'expliquer comment Perrin - malgré ce que celui-ci lui raconte - a pu le repérer ni surtout comment il peut être au courant de la triste destinée de tous ses manuscrits, son hôte inattendu renonce presque immédiatement à l'ensemble des mensonges qu'il a commencé par lui débiter :

Son mensonge venait de faire éclater la comédie que je me jouais moi-même. Perrin s'aperçut très vite des changements qui s'opéraient en moi. [...]

Autant éclairer le jeu : je ne suis pas venu te voir à l'improviste. Je travaille pour les éditions Noséné. Tu en as déjà entendu parler? [...]

Je suis directeur de collection chez Noséné, mon boulot consiste à bâtir le programme de l'année. De temps en temps, j'écris un bouquin, pour ne pas perdre la main (31-33).

Noséné, groupe éditorial de création récente mais déjà de très grand succès, rassemble et contrôle plusieurs petites maisons d'éditions. C'est à travers l'une de celles-ci que le manuscrit du dernier roman de Patrick, *Intérieur-nuit*, a été jugé publiable par Perrin, qui - après quelques modifications que le directeur de collection propose au romancier, comme, par exemple, la destinée du héros, Thierry - pourrait bien l'éditer.

La possibilité de publication favorise, en effet, la disponibilité de Patrick à reconsidérer la destinée de son personnage. C'est à ce moment précis que Perrin ajoute une seconde proposition, qui, malgré ce qu'il s'empresse de lui garantir, sonne comme un accord/chantage : "On se voit rarement, une fois tous les quinze ans et il faut que tout arrive en même temps. En un mot, j'ai besoin que tu m'écrives un livre d'ici trois mois" (36).

Pendant quelques minutes, Patrick est alors déchiré entre l'envie de voir enfin un de ses romans publiés et son sentiment de dignité artistique qui ne peut que mépriser les éditions Noséné dont "la production [...] se vendait exclusivement dans les supermarchés, par pleines gondoles et [il se faisait] un point d'honneur de ne jamais mettre les pieds dans les magasins de ce type"(36). Avant d'accepter explicitement, d'ailleurs, Patrick - qui n'a pas bien écouté la proposition de Perrin qui réclame l'anonymat total - demande de signer avec un pseudo (38) afin de sauvegarder les lecteurs potentiels de son futur roman et de ne pas mêler son nom aux publications de Noséné.



Michel Perrin déclare, en tant que directeur de collection de Noséné, que leur but principal est exclusivement celui de "transformer le bide en événement éditorial" (39). Par ailleurs, il avoue être aussi nègre à son tour : "Je n'ai pas seulement trouvé le titre du livre de Yannik Savatéro, il n'en a pas écrit la moindre ligne. Tout est de moi..." (37).

Perrin, après avoir explicité l'intérêt de Noséné vis-à-vis de Patrick ("ce qui nous intéresse c'est ton profil général : un écrivain de qualité non publié") (44), confie que la plupart des écrivains contactés par le groupe éditorial ont très rapidement résolu leur hésitation entre la dignité de l'Art et le commerce de masse :

- Au début, ils faisaient la fine bouche. Les pères la pudeur, les mères outragées... C'est bon pour l'Amérique vos méthodes... mais la France, sa tradition culturelle... Voilà ce qu'on me servait comme boniments. Comme si Jules Verne n'avait pas écrit la moitié des livres de Dumas tandis que Paschal Grousset se chargeait de la moitié des siens. [...]
- Il a suffi qu'un de nos titres dépasse le million d'exemplaires pour les voir venir nous manger dans la main (39 - 40).

Patrick Farrel ne fera pas exception face à ce monde où "le parfum de magouille" (138) ne fait que commencer à souffler : "Je me lance, on verra bien ! Je dois écrire pour qui ?" (45).

Il est vrai que, à travers quelques brefs moments d'hésitation qui suivent à peine sa décision ("J'avais de plus en plus envie de tout laisser tomber") (50), l'auteur semble vouloir suggérer la tentation de Farrel de changer d'avis ainsi que sa réticence face au programme qu'on lui demande d'exécuter.

Patrick, d'ailleurs, est bien conscient de ce qu'il vient de faire : "Je venais d'échanger trois mois de travail obscur, trois mois d'esclavage contre [la] vie éternelle" (46) de Thierry, le héros de son dernier roman. Et il n'hésite pas à avouer ouvertement la nature de son action au moment où Jack Cougar des éditions Noséné lui communique qu'il devra s'occuper de la biographie de la chanteuse du moment, Bianca B., et lui précise ce qu'on attend de lui : "Je pensais très fort à 'Intérieur-jour' et à Thierry pour qui je me prostituais" (52).

Le discours de Jack Cougar, dont le détachement émotif signale l'habitude à gérer ce type de situation ainsi que l'absence de toute implication émotive dans la confection de cette sorte de textes, ne laisse pas trop de doute au lecteur à propos de l'opération à laquelle Patrick vient d'adhérer :

- On ne vise pas le Goncourt... Notre objectif est de répondre aux attentes de son public. Tout est dans le dossier, les enquêtes de marketing, une synthèse des lettres envoyées à son fan club... Je veux du travail propre ; pas la peine de rechercher les effets de style : le présent de l'indicatif leur suffit amplement. Sujet, verbe, complément... De l'adjectif à la pelle et une histoire bien linéaire. L'enfance, l'adolescence, les joies et les malheurs d'une star ! La star dans toute sa splendeur...



De la paillette à gogo, de la fumée, du rêve. Prenez soin de ménager quelques pincements de cœur. Très important. L'émotion, ça marche toujours. Bianca est originaire du Nord ou de l'Est, je ne sais pas au juste, un bled prolo... Son père travaillait à la mine... Insistez là-dessus, le public a besoin de croire qu'il est possible de s'en sortir avec un minimum de dons... [...]

- Le volume fera 250 pages y compris le cahier photos... Dès que ça dépasse ce standard les gens ont peur de ne pas arriver au bout et les ventes s'en ressentent. Pour vous ça équivaut à 200 feuillets de 1500 signes chacun; c'est pas la mer à boire ! Pour que tout soit parfaitement clair ma secrétaire vous fera signer un contrat spécifiant l'abandon de votre nom. Elle vous remettra également un chèque de 35 000 francs, qui, je l'espère, couvriront vos frais. Vous recevrez une somme équivalente à l'acceptation du manuscrit. Ça vous semble correct ? (51-52)

Ce qu'on demande à Patrick, c'est donc de composer une histoire qui fera vendre. Et pour ce faire, Cougar lui rappelle les procédés d'écritures qui assurent le mieux ce type de succès et qu'il faut donc suivre. Il s'agit d'un ensemble de normes permettant de confectionner une histoire toute faite et qui ne laissent aucune place à l'authenticité. L'écrivain qui accepte ce rôle de nègre est ainsi totalement anéanti dans son individualité ; sa créativité n'est plus de rigueur et il limite son statut à celui d'un simple exécuteur d'un programme qui ne craint pas de vendre des mensonges au lecteur ni de proposer exclusivement ce que le public des fans veut entendre. De même, la qualité du travail ne fait pas partie des valeurs qui le déterminent. À cela s'ajoute le peu de considération que l'on témoigne envers le lecteur et ses capacités de pénétration intellectuelle...

Comme cela arrive souvent dans les romans de Daeninckx, dans *Play-back* on commence ainsi à respirer l'air de la critique sociale qui frappe, cette fois, la "machine à sous" que les éditions Noséné incarnent, expression du *show-biz* que le titre du roman annonce.

Cependant, les séquences narratives qui racontent l'origine et le début de l'aventure de Patrick Farrel en tant qu'écrivain de l'ombre ne correspondent pas au début du roman.

Play-back s'ouvre, en effet, sur le "troisième jour à Longrupt", petit village français presque à la frontière avec le Luxembourg,¹ où Patrick s'est dirigé pour rencontrer Bianca B. qui s'y trouve, selon la version officielle, pour une période de détente.

Dans les toutes premières pages du livre, on suit un homme dans la nuit froide et pluvieuse qui approche de la morgue, à l'extérieur de Longrupt. À travers son regard, le

¹ Dans tout roman de Daeninckx, l'auteur dépasse la structure de base typique du genre policier (structure double : histoire de l'enquête + histoire du crime) et développe au moins une troisième filière narrative ayant la même importance que les autres. Dans *Play-back*, le choix du cadre lui permet une "curieuse collision entre la sidérurgie lorraine assassinée et le monde conquérant du faux-semblant médiatique" (D. Daeninckx, *Écrire en contre*, Vénissieux, Paroles d'Aube, 1997, p.17). Ici, on focalisera notre attention exclusivement sur l'univers relevant du monde du spectacle.



lecteur découvre, à l'intérieur du petit bâtiment, une silhouette à travers les vitres embuées. Une fois entré, Patrick aura devant les yeux les entrailles de Prima Piovani, amie de Bianca B. et parolière de la chanteuse, dont le médecin légiste est en train d'effectuer l'autopsie.

C'est justement avec Prima Piovani, qui vivait aussi à Longrupt, que, la veille, Patrick a eu une interview afin de recueillir des données pour nourrir l'autobiographie de la chanteuse. Prima a été assassinée et le pauvre écrivain craint aussi d'y être pour quelque chose.

Play-back est d'ailleurs un roman policier qui pivote autour du meurtre de Prima Piovani, alcoolisée, obèse et volontairement isolée dans sa maison de Longrupt qu'elle n'ouvre presque à personne. Patrick s'adresse à elle parce qu'elle est l'auteur de certains textes et surtout du grand succès de Bianca B. : *Danse, oubliée*.

L'aspect de Prima Piovani, grosse, les pieds gonflés, les cheveux blonds filasse et peu soignés, choque d'abord Patrick, qui est cependant frappé par sa voix qui contraste nettement avec le reste de sa personne : une "voix [...] claire, bien placée, légèrement rauque en fin de phrase. Une voix dynamique, tonique, contredite par l'abondance des chairs, des replis de peaux" (73).

L'entretien nous livre la figure d'une femme sensiblement attristée par la vie et qui cherche dans l'alcool une manière de se soustraire aux profondes déceptions qu'elle a connues.

C'est au cours de cette conversation qu'on apprend que Prima Piovani est à son tour une sorte de nègre de la chanson, vu qu'elle écrit des dizaines de textes, mais qu'elle ne les signe plus, ainsi qu'elle l'avoue au moment où Patrick refuse la énième rasade de rhum qu'elle voudrait ajouter à son café :

- Vous avez tort, enfin je n'oblige personne... Je ne signe plus... mais ça ne m'interdit pas d'écrire une bonne partie de ses titres. Là-haut j'ai encore tout le matériel original de son prochain album. C'est moi qui ai trouvé le thème. C'est la seule chanson qui ne figure pas sur l'un des précédents 45 tours... "Vague à l'âme et bague à la mer"... Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça vous inspire, vous qui êtes écrivain ? (75)

D'abord, Patrick semble ne pas comprendre et la réaction à ses questions de la part de Prima traduit encore une fois - en insistant sur la critique sociale que *Play-back* discrètement mais inexorablement continue de véhiculer - le fond de prostitution que son rôle de prête-plume implique, mais qui, après tout, semble jurer avec la nature profonde que sa personne laisse entrevoir:

Je ne comprends pas trop pour les chansons : vous les écrivez et vous ne les signez pas ? Il faut bien que quelqu'un mette son nom, c'est là-dessus qu'ils se basent pour distribuer les droits d'auteur... On vous paye comment ?



- Bravo l'écrivain! Deux mots sur la nostalgie et la petite musique romantique et vous venez directement à l'essentiel : le fric! Vous êtes comme les autres ; l'art se résume à son poids de monnaie! J'aurais pourtant dû m'en douter puisque vous travaillez pour les éditions Noséné... Les requins embauchent rarement des poissons rouges. [...] Vous n'avez pas la gueule de leur modèle habituel, on vous ferait presque confiance... (76).

Pour satisfaire le désir d'approfondissement de Patrick, Prima révèle la nature de ses rapports avec Noséné et souligne le fait que, après tout, sa condition n'est pas sensiblement différente de celle de Farrel :

Après "Danse, oublie" ils m'ont mis le marché en main : cinquante bâtons cash et je leur livrais vingt chansons par an pendant trois ans. Depuis je leur donne ce que je leur dois. J'en écris d'autres à côté, mais comme par hasard personne n'en veut! On ne se sert que du matériel que je ponde sous contrat. [...]

- Elles sont signées par qui ?

- Par personne en fait. Ils ont déposé un nom de marque «A. Oger». Un simple nom fantôme... Une société gère le fric que rapportent les textes et les musiques de ce pseudo... C'est pas beau ça ? [...]

- Je savais qu'on devait écrire sur mesure un bouquin sur elle. Tu fais son bouquin, moi je fais ses chansons : on a au moins ce point en commun... (76-77).

Patrick et Prima s'avèrent ainsi deux déclinaisons possibles de l'écrivain ombre qui se révèle figure et pratique courante, certes non illégale, mais éthiquement discutable, dans l'univers du spectacle sur lequel se focalise *Play-back*.

Peu à peu, Prima Piovani apprend à Patrick Farrel comment Noséné - à la fois éditeur, compositeur et auteur - s'y est bientôt pris pour "magouiller le Hit Parade" (98) afin de lancer et d'imposer Bianca B. à la vitesse de la foudre et avec des entrées financières prodigieuses.

Elle fait aussi connaître à Patrick le vrai nom de Bianca B., Joëlle Bicci, qui a effacé son nom de famille afin de ne pas "démarrer sur une mère suicidée et un père débranché vivant dans une clinique luxembourgeoise" (84). Le passé de la chanteuse, amie d'enfance de Prima, ne serait pas idéal pour rédiger un livre qui devrait raconter "la vie de Bianca B. pour l'édification de ses fans" (76), comme Patrick le ressent lorsqu'il se rend compte qu'il doit réviser tout le schéma du premier chapitre qu'il avait déjà envisagé.

C'est peut-être pour cela que lors de sa rencontre avec Patrick, Bianca B., d'une beauté extraordinaire et fascinante, dément ce que Prima lui a raconté sur son enfance.

On saura bientôt que Bianca B. ne dit pas la vérité, mais dans cet univers où le mensonge se fait système, la vérité n'a pas droit d'asile comme le souligne Greg, l'agent de Bianca B., qui habite avec elle à Longrupt et qui s'évertue, à son tour, à donner à Patrick de nettes recommandations pour la rédaction de son livre:



- On vous a demandé décrire l'histoire de Bianca B., l'histoire de sa réussite-éclair dans le show-biz, et pas la saga d'une famille d'immigrés italiens en Lorraine ! C'est l'eau de roses qui doit couler, pas les larmes. Vous faites comme vous l'entendez, c'est vous qui rédigez le bouquin, mais si j'étais à votre place je débiterais par la remise de son premier disque d'or, à Champs-Élysées, quitte à insérer un flash-back dans les chapitres suivants... On a la photo avec Drucker quand ils s'embrassent... Vous voulez que j'aille la chercher ? Elle est là-haut dans ma piaule... (94).

- [...] La vérité emmerde tout le monde. On ne pardonne pas aux clowns tristes... Écrivez ce qui vous passe par la tête, inventez-lui toutes les aventures et les histoires de cul que vous voulez, Bianca signera votre manuscrit les yeux fermés. Réfléchissez et revenez demain avec un plan sur lequel on puisse se mettre d'accord (98).

Les propos de Greg insistent, encore une fois, sur les vertus de la fabulation mensongère et en arrivent même à reconnaître de bonnes raisons pour annuler la place de la vérité.

Face au comportement de Bianca B. et de Greg, la première réaction de Farrel est d'ailleurs de ne pas se soucier "de leurs mensonges et des raisons qui les poussaient à les inventer" (96) pour s'éviter des complications inutiles dans le cadre de son travail. Son attitude change sensiblement, pourtant, après le meurtre de Prima Piovani.

L'irruption du meurtre sur la scène impose à Patrick, qui cherchera à enquêter parallèlement à la Police, le besoin de trouver le coupable et rétablit l'importance de la vérité qui, seule, pourra assoupir le sentiment de culpabilité qui se fraie un chemin chez l'écrivain et qui se présente aussi comme la seule valeur utile pour le lecteur dans la résolution de l'intrigue du roman.

Si, dans les deux cas, l'authenticité réclame ainsi sa primauté sur tout le reste, ce rachat se fera par degrés.

L'univers de Bianca B., que Patrick parvient d'abord à soupçonner de meurtre, se fait de plus en plus hostile à son égard. Le meurtre modifie évidemment l'atmosphère du petit village qui n'est plus en accord avec l'ambiance que l'aventure de la rédaction de l'autobiographie de Bianca B. demanderait.

C'est alors que Patrick, exaspéré par la situation, s'adresse à Perrin pour le renseigner sur les obstacles qui l'empêchent de mener à terme le programme qu'on lui a imposé:

- Je m'en fous ! En ce moment tout prend la couleur de la merde ! Qu'est-ce que je dois raconter, bon Dieu ! Son père est dingue, sa mère s'est butée pratiquement sous ses yeux et elle a débuté sa carrière dans une radio-pirate de la CGT avec une copine alcoolique et qui vient de se faire buter ! La voilà l'histoire exemplaire de ta pousseuse de romances... Comment veux-tu que je m'en sorte ? Je ne peux tout de même pas lui inventer une autre vie...

Michel Perrin me laissa terminer et après un silence :



- Si. C'est exactement ce que l'on attend de toi. Tu n'as plus rien à faire là-bas. Bianca non plus. Tu en as assez vu pour reconstituer les ambiances et lui tailler une biographie convenable... Ce n'est pas sorcier, d'autant que je suis en mesure de te donner la chute du bouquin... [...]
- Au dernier chapitre tu peux annoncer que Bianca B. se retire du métier (135).

"Inventer une autre vie", oblitérer complètement le réel et le remplacer par la fiction : ce qu'on demande à Patrick, juste au moment où la réalité s'impose à lui dans ses nuances les plus sombres, c'est de l'effacer.

Par ailleurs, le grand *scoop* que Perrin annonce à Patrick afin qu'il puisse le diffuser suggère bien que ce projet n'est pas en faveur de l'image de Bianca B. : pourquoi inventer une autre vie à quelqu'un qui va abandonner l'industrie, le métier du spectacle qui n'admet pas le côté noir de la réalité ?

Un abandon imprévu, décidément étonnant pour une jeune chanteuse de succès, une chanteuse qui pourtant "n'a encore jamais fait de scène [parce qu'] elle se consacre exclusivement au disque et aux passages télé..." (55), d'après ce que la secrétaire de Jack Cougar avait appris à Farrel.

Malgré l'arrestation de celui qui pour la Police est un suspect, Pietro Zéno, Patrick continuera son enquête personnelle.

À son huitième jour à Longrupt, après le départ subit de Bianca B. et de Greg, Patrick se décide à rentrer à Paris. C'est sur l'autoroute, au moment de sortir de sa poche un paquet de Disque Bleu, qu'il retrouve une cassette que la vieille grand-tante de Prima Piovani lui avait prêtée après la mort de la parolière. Il s'agit d'un enregistrement que Prima, dans le passé, avait offert à son grand-oncle, qui lui avait tenu de père, où elle chante quelques chansons populaires de la région et des chansons qu'elle a écrites, parmi lesquelles *Danse, oublie*.

Dans sa voiture, Patrick écoute alors la cassette, jusqu'à ce moment oubliée dans sa poche, pour la première fois. Dès que Prima Piovani se met à chanter, le pied de Patrick quitte l'accélérateur ; au fur et à mesure que la chanson de Prima continue, la voiture ralentit au milieu de l'autoroute et finit sa course sur la bande d'urgence. Et c'est à ce moment que Patrick éclate, face à la vérité qui désormais s'est manifestée à lui :

Les battements de mon cœur résonnaient dans mon corps tout entier. Mes poings se serrèrent et s'abattirent sur le dessus du tableau de bord. Je me mis à gueuler, les yeux pleins de larmes.

- Non, non, ce n'est pas vrai... Ce n'est pas possible (206-207).

Dès qu'il arrive à Paris, Patrick se précipite dans les bureaux des éditions Noséné, où il est sûr de retrouver Bianca B. et Greg. Lorsqu'il parvient à lui faire écouter la cassette, Bianca B. demande immédiatement de l'éteindre et crie fort pour couvrir la voix qui chante dans l'enregistrement :



Et ses yeux se remplirent de larmes quand s'élevèrent les premières notes de "Danse, oubliée".

Ma tristesse était à la mesure de son désespoir. Je me mis à hurler.

- Ta voix, c'est la sienne... Ça a toujours été la sienne... C'est bien ça ?

Prima Piovani chantait maintenant avec la voix que des millions de gens attribuaient à Bianca B. (214).

Les jeunes Prima et Bianca, simples choristes d'un chanteur connu, avaient envoyé cet enregistrement aux principales boîtes de production, dans l'espoir de commencer une carrière dans le monde du spectacle. C'est ainsi que Greg, des éditions Noséné, avait été foudroyé par la voix qui chantait *Danse, oubliée* et qu'il avait automatiquement attribuée, lors de sa première rencontre avec les deux jeunes filles, à Bianca. Il avait été choqué, par la suite, d'apprendre que la voix était celle de Prima car, comme il le leur avait tout de suite appris, "la carrière d'un disque était étroitement liée à l'image de l'interprète et il était courant de se servir d'une belle fille ou d'un super mec pour faire passer une chanson... Ça ne valait même pas le coup d'essayer avec Prima, selon lui c'était couru d'avance" (217).

Un autre contrat de nègre s'était ainsi incroyablement et silencieusement signé : Prima enregistrait les chansons et Bianca B. - qui, comme on le sait, n'a pas encore donné un concert - chantait, toujours en play-back, avec la voix de son amie.

Les blessures profondes que cet épisode avait engendrées dans l'âme de Prima et dont elle n'avait jamais parlé, s'étaient manifestées avec le temps, ce qui expliquait, par exemple, la métamorphose déformante de son corps et la haine que, sans que cela se sache, elle avait nourrie de plus en plus à l'égard de Bianca B.

Lorsque Greg et Bianca B. avaient craint qu'elle raconte tout à Patrick, la chanteuse avait agi en conséquence.

Doublement artiste de l'ombre, Prima est donc doublement victime du système qui l'a poussée à jouer, deux fois, ce rôle. Victime du manque de célébrité et de gloire que son statut de prête-plume lui a nécessairement infligé ; victime du meurtre qui étouffe toute possibilité de sortir de ce statut. Victime-emblème, enfin, des mécanismes du *show-biz* dont le charme pervers fascine et entame, de plusieurs manières, la destinée de beaucoup de personnes.

C'est de cette manière que, à travers les structures du roman policier, émerge, selon l'habitude de Daeninckx, un engagement critique face à la société, "la dénonciation en filigrane d'un capitalisme sauvage, cruel et déraciné".²

L'histoire et le destin de Prima secouent Patrick qui va finalement réagir à la situation dans laquelle il s'est coincé et que même son amie Françoise lui avait ouvertement tracée :

² Compte rendu de Misha UZAN, <<http://mishauzan.over-blog.com/article-didier-daeninckx-play-back-71577269.html>> (2 mars 2018).



Tu écris pendant plus de 10 ans en toute liberté sans rien demander à personne et il suffit qu'un envoyé de Noséné cogne à ta porte pour que tu jettes toute cette persévérance comme un baquet d'eau sale pour signer un contrat de nègre! Ta Bianca, ils l'ont montée en mayonnaise selon le même principe... (223).

Play-back nous apprend plusieurs choses autour du *ghost writer*. L'état du nègre littéraire coïncide avant tout avec un manque total de liberté, avec un état de prostitution, d'après la lecture qu'en propose le regard toujours démocratique de Daeninckx. C'est un rôle qui depuis longtemps (comme le signale le rappel de nègres des siècles passés, comme Paschal Grousset) est au service des lois du marché dont le but principal (et peut-être le seul) est d'assurer toujours la manière de rapporter des sommes d'argent colossales ou des succès envoûtants, mais qui se révèlent toujours fragiles et souvent fugitifs, comme en témoigne la brève trajectoire de Bianca B.

Patrick se décide non seulement à annuler son contrat, mais, juste à la dernière page du livre, il annonce aussi à un Jack Cougar éberlué le projet d'un nouveau roman "dont l'héroïne sera la voix de Bianca B. [...] Ce sera certainement un roman noir... Normal pour le livre d'un nègre... Surveillez les vitrines des libraires. Ça devrait s'appeler PLAY-BACK" (223).

Patrick Farrel revient ainsi à sa liberté et à sa totale autonomie de création, et probablement de dénonciation. Un roman noir, non seulement pour assurer un calembour significatif, mais parce que le roman policier est aussi une quête de la vérité, un dépassement de la surface, comme en témoigne l'enquête que mène Patrick avec application. Aller au-delà, enfin, du roman sur commission autour de l'univers de l'apparence, pour élire une fiction qui, à sa manière et un peu paradoxalement, repose aussi sur l'importance de l'authenticité.

Marco Modenesi

Università degli Studi di Milano

marco.modenesi@unimi.it